

Écho de Troie – À celui qui a cru

Le festin a abreuvé les corps et adouci les esprits. Autour des tables lourdes de victuailles, le silence a creusé les heures fraîches pour la venue de la lune. Le feu dans l'âtre ronfle dans ses cendres tièdes et jaunes, laissant de fines feuilles oranges et bleues virevolter au bord de l'abandon. Devant la cheminée, perdu dans ses rêves de biches et de bronze, un chien qui semble centenaire marque le temps aux mouvements de ses pattes tandis qu'il se remémore, comme chaque nuit, ses courses dans les bois profonds, ses aboiements qui retentissaient contre les troncs et les odeurs, multiples, divines, de ses chasses qui ne seront jamais oubliées. Contre une planche lourde couverte de bols et de coupes, un colosse affalé ronfle ; son épée déserte son côté. Son sommeil est calme, bien qu'il ne soit pas chez lui, bien qu'il ne soit pas dans son pays. Son poing n'a pas besoin de ses réflexes, ses oreilles n'ont pas besoin de leur finesse. L'acier pourrait retentir dans la salle il n'en bougerait pas plus. Il n'y a aucune raison pour cela.

Car la paix a été signée.

Les batailles ne gorgeront plus les cauchemars des épouses.

Les remords ne seront plus murmurés au creux de la mort.

La pierre ne viendra plus affûter l'acier.

Car la paix a été signée.

Les âmes sont en paix.

Dans le couloir qui s'ouvre entre les portes de bois clair, la pierre tremble des passages fugaces des vents vagabonds. Ils sont partout : entre les coins polis par les mains égarées et les jointures des temps passés, entre les mosaïques aquatiques et les fenêtres qui s'ouvrent sur la plaine aride de ce milieu de l'été.

Car la paix a été signée.

Plus rien ne mérite d'être scellé.

Sauf le cœur d'un jeune homme.

Sa sœur l'a prévenu. Avant son départ elle l'a approché et elle lui a raconté sa vision. Elle l'a maintenu par le bras, les ongles encore couverts de la poussière du désert, et elle lui a raconté : le sourire de leur père, les bravos de la cité et la félicité des premiers jours que dissiperaient les voiles des navires qui couvriraient l'horizon, les fracas métalliques, les cris et les corps que l'on

enterreraient pendant dix ans, leur frère abattu et souillé et le héros écrasé par le poids de son choix, l'immense équidé qui viendrait les congratuler avant de tous les plonger dans les ténèbres. Elle a tout raconté de sa voix endormie comme elle le fait à chaque fois, mais avec cette fois une épine supplémentaire, un poison plus fort et plus pressant qui l'avait transpercé, l'obligeant à ignorer ses refus et ses appréhensions.

Grâce à un mot.

Les voies esseulées de la cité épuisée par la fête et le vin reflètent ses pas. Il marche au hasard à la recherche d'un sommeil qu'il ne trouve pas et qu'il ne trouvera jamais plus. Il marche sans but dans cette cité inconnue, perdu dans les mots de sa grande sœur qui brouillent chemins et repères, tentant d'éviter cette vérité qui ne doit pas arriver, refusant sa chambre, refusant le dehors, ne voulant que le labyrinthe des ombres et la folie de l'immuable, pour ne pas rencontrer son destin, pour ne pas succomber au futur.

Mais il la rencontre, seule, veloutée, velourée, fine, délicate, aux boucles blondes et aux bras blancs, aux yeux de mer et au sourire de perle. Il la rencontre, brillante, brûlante, triomphante de superbe et miroitante de joie. Il la rencontre et en elle il voit ce qu'il va toujours rechercher, cet amalgame étrange et impossible de tout ce qui constitue l'humain, cet esprit que des yeux ne devraient pas pouvoir exprimer, cette force qu'un corps de devrait jamais pouvoir posséder, cette volonté qu'aucun humain, aucun peuple ne devrait jamais plus pouvoir former, cet équilibre qui n'a rien de réel et qui se perd dans la musique pour la première fois entendue. Il la voit et il a froid et chaud, et son visage dessine un sourire tandis que ses yeux lâchent ses premières véritables larmes. Il se sent vivant et immédiatement après il sait qu'il vient de mourir, que jamais plus il ne pourra plus être ce qu'il a été et que jamais plus il ne sera ce qu'il vient d'être.

Au loin un vol d'oiseaux fait bruissier ses ailes laiteuses et trembler l'eau de la rivière proche dans un cri perçant et enveloppant. Un nouveau jour se réveille sur la Terre. Le rayon primaire s'élève de sous les cavernes de Gaïa et vient frapper le front superbe de cette souple statue. Elle tourne son visage et sur lui il voit ce qui le rendra aveugle à jamais : il voit celle qui aurait dû être et celle qu'il n'aurait jamais dû voir, celle qui justifie en lui ce qu'il est et qui éteint toute réalité. Elle l'a saisi sans un mot et l'a enterré sans un geste. Simplement en tournant son regard vers lui, tandis que le ciel cesse d'être immense pour devenir voûte.

Il s'approche. Elle ne bouge pas. Il vient s'appuyer sur le montant de l'alcôve. Elle ne bouge pas. Il regarde au dehors. Elle ne bouge pas. Il peut sentir sur sa nuque l'haleine fraîche de sa

douceur. Il voudrait se tourner, lui faire face, mais il sait. Il sait ce qu'il n'aurait jamais dû savoir. Et même si en lui l'espoir de l'illusion hurle, même si en lui chacune de ses cellules le supplie d'agir et de vivre, il ne bouge pas.

Elle frissonne, mais ce n'est pas le vent. Elle aussi sent. Elle aussi ressent. Ses mains sur ses bras elle fait glisser ses doigts jusqu'au support de granit et les laisse là, attendant qu'il s'approche et qu'il les lui saisisse, qu'il y glisse les siens et qu'ensemble ils s'enfuient.

Les voiles aont gonflées. L'eau se brise sur l'éperon avant. Le soleil est haut. Le jour est beau. Le jeune homme est debout, son visage tourné vers les berges qu'ils vient de quitter. Elles sont proches encore et pourtant elles sont si loin. Ses bras tendus ne pourront jamais plus saisir ce qu'il y a laissé et par cela plus rien ne sera plus jamais pareil. Il est venu tremblant de ce qu'il allait y rencontrer et il repart tremblant de ce qu'il y avait vu. Il avait espéré que la découverte apaiserait ses émois mais elle en a exacerbé les contours et les reliefs, car il a maintenant un visage à se remémorer, une odeur à rappeler et une sensation à convoquer à jamais au travers de ses mains et de ses entrailles.

Des années après, sur les murs de la ville de son père, le jeune homme revient encore pour observer la mer et les mirages qu'il ne peut s'empêcher de créer. Il demeure là toute la dernière partie de la nuit, se rappelant les vagues lointaines et les vents sinueux, la chaleur naissante et le cri des oiseaux, et chaque matin il parle au le char d'Apollon en ces mots :

« Où es-tu à présent, toi que j'ai aimée dès ma naissance, toi que j'ai aimée avant même de savoir que tu existais ? Où es-tu à présent, toi que je n'ai jamais pu avoir, toi que je n'ai jamais pu comprendre ? Où es-tu à présent, toi dont le sourire est devenu la barrière et l'expression de ma vie, toi que j'ai repoussée par la logique tandis que de tout mon être je te tendais les bras ? As-tu un jour de plus pensé à moi, que ce soit au travers de la quiétude de ta jeunesse ou dans l'impatience des jours froids ? As-tu pensé à moi ? M'as-tu aimé ? M'aimes-tu comme je t'ai aimée et comme je t'aime encore, bien que nos jours ne se soient jamais plus croisés ? »

Alors sa sœur vient, couverte d'un voile olive et écume, grave et silencieuse, et s'assoit à ses côtés, elle aussi tournée vers la mer qui n'a jamais reçu les voiles de ceux qui sont demeurés leurs alliés. Elle s'approche et le prend dans ses bras, prend sa tête dans ses mains et embrasse son front comme elle avait vu cette femme le faire dans ce futur qui n'a jamais été, et elle lui murmure les

noms de ceux qui auraient dû mourir et qui vivent et qui s'aiment encore grâce à lui. Mais cela n'empêche pas ses larmes de couler, à lui qui jamais plus n'a senti sur lui la chaleur de l'aurore.